

débrouillardise, mais plutôt par son apparence sexy.

SEXUALITÉ DES FEMMES : HÉTÉRONORMATIVITÉ

En fait, en analysant de plus près les images et les scénarios qui sont présentés sur nos écrans, on se rend bien compte que même si le corps des femmes est montré fréquemment et que les scènes de nudité et de sexualité sont courantes, la sexualité des femmes est à peu près absente. Les films montrant la sexualité ne s'intéressent pas aux femmes et à leur sexualité. Les femmes servent plutôt de faire valoir aux hommes. Il n'y a généralement pas de questionnements qui sont présentés sur la sexualité des femmes dans les films. La sexualité est à peu près toujours basée sur la norme hétérosexuelle, orientée en fonction du plaisir masculin. Cette réalité n'est certainement pas étrangère au fait que ce sont majoritairement des hommes qui réalisent et qui produisent les films. Le cinéma est une industrie majoritairement contrôlée et dirigée par les hommes. C'est pour cela qu'il est important qu'il y ait de plus en plus de réalisatrices et que le milieu du cinéma, ainsi que le public leurs fassent plus de place, ne serait-ce que pour faire place à la diversité des points de vue et des expériences.

SUGGESTIONS DE FILMS

(DISPONIBLES À L'AUDIOVÉDIOTHÈQUE DE L'UQAM)

- *Deux femmes en or*, Claude FOURNIER, Sunset video, VHS.
- *Valérie*, Denis HÉROUX, Éd. Saint-Laurent, Québec, Films Lions Gate, 100 mins, VHS, couleur, 1968, 1998.
- *Le déclin de l'empire américain*, Deny ARCAND, Montréal, Corporation Image M&M, Montréal, Office national du film du Canada, 102 mins, couleur, VHS, 1986.
- *Orlando*, Sally POTTER, Sony Pictures Entertainment, Londres; British Screen, 94 mins, couleur, VHS, 1992.
- *Crash*, David CRONENBERG, Alliance Communications, Fine Line Features, 100 mins, couleur, VHS, 1996, 1997.
- *Romance X*, Catherine BREILLAT, France, CB Films, Arte France Cinéma (Firme), pour Montréal; Alliance Atlantis Vivafilm, 99 mins, couleur, VHS, 1999.
- *Baise-moi*, Coralie TRINH THI et Virginie DESPENTES, France, Le Studio Canal+, couleur, VHS, 18 ans et plus, 77 mins, 2000.

Femmes et sexualité(s) : fictions et témoignages - quelques titres

Liste fournie par Lori Saint-Martin, professeure au département d'études littéraires avec la collaboration de Lorraine Archambault, IREF.

- Anne-Marie ALONZO, *Geste*, Paris : Des femmes, 1979, 147 p.
- Raphaëlla ANDERSON, *Hard*, Paris : Bernard Grasset, 2001, 266 p.
- Christine ANGOT, *L'inceste*, Paris : Stock, 1999, 216 p.
- Nelly ARCAN, *Putain*, Paris : Seuil, 2001, 187 p.
- Marie-Claire BLAIS, *Les nuits de l'underground*, Montréal : Stanké, 267 p.
- Marie-Hélène BOURCIER, *Lesbos oui*, Paris : Gaies et lesbiennes, 2000.
- Catherine BREILLAT, *La pornocratie*, Éditeur Denoël, 2001.
- Nicole BROSSARD, *Le désert mauve*, Montréal : L'Hexagone, 1987, 220 p. et *Baroque d'aude*, Montréal : L'Hexagone, 1995, 260 p.
- Diane CARDINAL, *L'amoureuse*, Montréal : Triptyque, 1989, 75 p.
- Claire CASTILLON, *Le grenier*, Éditeur : Anne Carrière, 2000.
- Anne CLAIRE, *Le pied de Sapho*, Éditeur : Trois, 2001.
- Catherine CUSSET, *Jour*, Paris : Gallimard, 1999, 123 p.
- Anne DANDURAND, *Voilà c'est moi : c'est rien, j'angoisse*, Montréal : Triptyque, 1987, 77 p. et *Un cœur qui craque*, Montréal : VLB Éditeur, 1990, 131 p.
- Régine DEFORGES, Françoise REY, Muriel CERF et onze autres femmes, *Troubles de femmes*. Nouvelles érotiques, Paris : Spengler éditeur, 1994, 170 p.
- Virginie DESPENTES, *Baise-moi*, Éditions J'ai lu, 1999, 249 p.
- Annie ERNAUX, *Passion simple*, Paris : Gallimard, 1994, 77 p.
- Gloria ESCOMEL, *Fruit de la passion*, Laval : Trois, 1988, 169 p.
- Marie GRAY, *Nouvelles histoires à faire rougir*, Laval : G. Saint-Jean, 1996, 185 p.
- Pauline HARVEY, *Un homme est une valse*, Montréal : Les herbes rouges, 1992, 157 p.
- Marie-Sissi LABRÈCHE, *Bordeline*, Montréal : Boréal, 2000, 159 p.
- Catherine MILLET, *La vie sexuelle de Catherine M.*, Paris : Seuil, 2001, 220 p.
- Anaïs NIN, *Les petits oiseaux*, Paris : Stock, 158 p.
- Françoise REY, *La femme de papier*, Paris : Ramsay, 1989, 220 p.
- Alina REYES, *Le boucher*, Paris : Seuil, 90 p.
- Parmi les classiques : Colette, Violette Leduc, Gertrude Stein, Renée Vivien.

Pourrons-nous encore danser ensemble ?

Couples et rapports de sexe : en quête d'un nouveau regard

Par Francine Descarries

Professeure au département de sociologie depuis 1986, Francine Descarries est également directrice universitaire de l'Alliance de recherche IREF/Relais-femmes (ARIF). Ses intérêts de recherche portent sur la conciliation travail/famille, la maternité, les théories et l'épistémologie féministes. Francine Descarries nous propose dans l'article qui suit, des questionnements bien actuels sur le couple, les rôles sexuels et les rapports amoureux entre les hommes et les femmes. Le texte présenté ici regroupe des extraits choisis du texte original.

Le présent article se veut une invitation à parler plus ouvertement entre féministes des pratiques socio-affectives des femmes québécoises qui continuent d'encadrer, sinon de régir leurs attentes et leurs attitudes à l'égard des rapports amoureux et de la conjugalité. Il nous apparaît important, de ce point de vue, d'essayer de comprendre les limites des approches élaborées au sein du discours du mouvement des femmes au cours des dernières décennies sur un sujet que les féministes ont, faut-il en convenir, souvent hésité à aborder de front. Le présent article se veut également une invitation à interpeller plus directement les spécialistes du couple et de la famille de manière à favoriser un dialogue interdisciplinaire afin, non seulement de contribuer au renouvellement du discours savant sur le couple, la famille et les rapports sociaux de sexe, mais encore pour faire obstruction aux discours populaires qui, trop souvent, font silence sur toute possibilité de vivre « autrement » les rapports hommes/femmes.

COUPLE ET FAMILLE DES RÉALITÉS DISTINCTES

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, depuis que le mariage « arrangé » est disparu du contrat conjugal quelque part au début du siècle au profit du mariage d'amour » (Marcil-Gratton, 1996: 10), et

que la satisfaction amoureuse, de même que la recherche du bien-être et de la réalisation de soi au sein des couples, est progressivement devenue un enjeu prioritaire dans nos sociétés modernes aux dépens de la pérennité de la famille, une démarcation idéale et sociale très nette s'est graduellement instaurée entre vie de couple et vie familiale (Comaille et Singly, 1997; Conseil de la famille, 1996; Kaufmann, 1993). Certes, au cœur de la représentation idéalisée du couple conjugal, la famille continue de jouer un rôle primordial. Dans la vie de tous les jours cependant, la dissociation qui s'opère progressivement constitue l'une des mutations modernes les plus profondes ayant affecté la nature et la finalité de l'une et l'autre réalité. Bien souvent pris pour synonymes l'un de l'autre, couple et famille représentent dorénavant deux réalités distinctes qui ne relèvent plus de la même dynamique sociale ni des mêmes finalités socio-affectives. Couple et famille sont dorénavant possibles à l'exclusion l'un de l'autre et ne constituent plus un seul et même espace de socialisation ou d'expériences sociales. Tout compte fait, conclut Renée Dandurand (1990: 50), « le couple n'est plus essentiel à la définition de la famille. Le mariage n'est plus nécessaire à la vie en couple et aux naissances. La vie conjugale n'est plus requise à la procréation ». À un point tel d'ailleurs, ajouterions-nous, que l'ambition même de réussir son couple risque dorénavant d'aboutir à une plus grande instabilité familiale et à la multiplication des unions. Et si la famille contemporaine, malgré ses transformations s'inscrit toujours dans la durée, à travers le maintien des liens parentaux et filiaux, le couple conjugal, pour sa part, est bel et bien entré dans l'ère du recyclable, du dissoluble, bref de « l'éphémère ».

Jamais dans l'histoire des sociétés occidentales, les rapports entre les hommes et les femmes n'auront-ils fait l'objet d'une remise en question aussi globale. Non seulement le « flou » et « l'incertain » qui en résultent bouleversent nos façons de voir et de faire au quotidien, entraînant des rapports interpersonnels inconnus à

ce jour, mais encore ils appellent à une redéfinition des schèmes de pensée et des représentations sociales. En l'occurrence, il n'est plus possible de penser et d'agir les rapports hommes/femmes comme avant: les modes et les espaces de vie, tout comme les besoins, les intérêts et les attentes de chacun et de chacune, ayant été profondément altérés.

LA VIE À DEUX ET SES RAISONS D'ÊTRE

Le couple se vit désormais à l'écart de la plupart des contraintes religieuses et civiles qui pourraient subsister. L'engagement conjugal, que l'on continue pourtant de souhaiter stable et permanent, est désormais perçu par la majorité des Québécois et des Québécoises comme un lien librement consenti, non réductible à des normes religieuses ou à des obligations civiles et familiales restrictives (Dandurand, 1988). Même s'il demeure considéré, à tort ou à raison - il est difficile de le dire - comme le meilleur arrangement social pour mener une vie familiale régulée, sa raison d'être et de durer repose désormais, à toutes fins pratiques, sur les gratifications personnelles que les deux conjoints peuvent en retirer. Celles-ci étant fonction de l'effervescence amoureuse et de la plénitude affective et sexuelle expérimentées par chacun des membres du couple. Dès lors, parce que plusieurs cherchent dans le couple et non dans la famille - la distinction est importante - leur épanouissement personnel, l'union conjugale se révèle plus aisément remise en question sitôt que ferveur et effervescence amoureuses manquent au rendez-vous ou ne suffisent plus à assurer la qualité de la relation et de la vie commune. En d'autres mots, la fragilité du couple contemporain s'explique en bonne partie par l'ampleur des exigences et des attentes entretenues à son égard.

Ainsi, la plupart des valeurs et des normes qui pendant si longtemps avaient régi les rapports de couple sont devenues obsolètes et les modèles qu'elles régissaient, non fonctionnelles face aux nouvelles attentes. Néanmoins, en dépit de leur désuétude, plusieurs d'entre elles con-

tinuent implicitement de structurer les façons de penser et de faire de milliers d'hommes et de femmes, alors qu'en dépit de notables changements, la famille contemporaine se présente toujours sous les traits d'une organisation sociale façonnée à l'aune d'un rapport asymétrique entre hommes et femmes, particulièrement en ce qui concerne le partage des responsabilités et des tâches lorsque surgit la prise en charge des enfants. Aussi co-existent aujourd'hui des façons d'être et de « faire » à deux encore impensables hier et d'autres qui semblent incrustées dans un héritage patriarcal plus que résistant. L'observation quotidienne des mentalités, des expériences de vie, des relations affectives ou professionnelles des unes et des autres nous laisse songeuse, sinon perplexe. Ici un geste, une action, une parole nous amène à croire que dorénavant homme et femme partagent une même destinée, des objectifs compatibles et une vision comparable du monde. La mixité aurait fait son chemin, les anciens schèmes semblent en voie de disparition et ne trahissent plus désormais que des différences générationnelles. Là, par contre, un autre geste, une autre action, une autre parole, nous ramène à la case zéro et nous questionne quant à l'intensité véritable et la direction des changements survenus, et ceci quel que soit le groupe d'âge sous observation. Ainsi, tour à tour et souvent chez les mêmes personnes, peuvent être observés tantôt des comportements et attitudes « modernes » et progressistes, tantôt des relents de conformisme et de traditionalisme qui reconduisent les distinctions et les clivages de la division et hiérarchie des sexes. Ce qui n'est pas, faut-il en convenir, sans entraîner de multiples paradoxes et contradictions dans les relations observées, comme dans nos façons de les problématiser.

La stabilité conjugale des générations antérieures, la preuve n'est plus à faire, reposait largement sur la coercition des lois religieuses et civiles, la dépendance économique des femmes, l'absence de contrôle de leur fécondité, leur quasi exclusion du marché du travail et l'adhésion à une éthique du sacrifice, inculquée dès leur plus jeune âge aux femmes des générations précédentes. Or, si aujourd'hui le repli sur l'individualité est un trait caractéristique de la dynamique sociale et que l'accent mis en conséquence sur le désir de s'auto-réaliser et de mener une vie régulée par la satisfaction affective est

dorénavant partagé par les hommes et les femmes, il nous faut aussi remarquer que le déclin du couple « uni pour la vie » est loin d'être la seule conséquence de ce que certains considèrent comme un individualisme de mauvais aloi. Il participe, d'une part, de la nécessaire érosion de l'esprit de sacrifice qui était donné comme la vertu féminine par excellence et de la remise en question de la vision patriarcale de la famille et de l'amour qui s'en est suivie. D'autre part, ces mutations accompagnent l'accession des femmes à une relative autonomie socio-économique qui leur permet désormais d'envisager la poursuite d'un projet personnel de vie et d'entretenir d'autres attentes à l'égard de leur(s) partenaire(s). De ce point de vue, nous assisterions à l'heure actuelle non pas nécessairement à une crise de la famille, mais bien davantage à une crise au niveau des représentations sociales de la famille et des rôles sexuellement assignés dans la sphère privée, autrement dit de l'idée que l'on s'était faite de la famille et de son organisation.

IMPACT DU FÉMINISME SUR LES TRAJECTOIRES AMOUREUSES

Dès lors, à la nostalgie et à la tradition patriarcale, à la vision instrumentale parsonnienne ou encore aux différentes reconstitutions médiatiques idéalisées du couple et de la famille d'autrefois, l'analyse sociologique doit substituer une nouvelle lecture qui fera appel à l'imagination et à l'invention et tiendra compte de la diversité des pratiques conjugales et familiales actuelles. Pour atteindre cet objectif, elle devra cesser, non seulement de traiter de manière dissociée et asymétrique les faits sociaux que représentent le couple, la famille, la maternité et la paternité, mais encore elle devra faire une plus large place aux avancées féministes dans l'élaboration de ses schèmes d'observation et d'interprétation, de même que dans la construction de ses outils conceptuels ; notamment en ce qui concerne le caractère patriarcal et hiérarchique du rapport conjugal et de la famille, l'effet pervers de la notion de complémentarité entre les sexes pour expliquer les places et positions réservées aux femmes dans la famille et la société en général, ou encore la façon dominante de dire la vie à deux et d'interpréter l'orthodoxie familiale.

À n'en pas douter, en effet, l'ère de la non-mixité qui, pendant si longtemps, a présidé à la reproduction de l'ordre patriarcal est

l'absence relative de véritables rapports entre les hommes et femmes est bel et bien révolue dans notre société. Et si un sexisme latent continue d'entacher plusieurs des rapports entre hommes et femmes au quotidien, les Québécoises ont tout de même désormais en main, du moins en principe, les outils formels pour atteindre l'autonomie et rejeter la tradition des rapports asymétriques entre hommes et femmes. Une majorité d'entre elles bénéficient maintenant de la possibilité de réaliser leur potentiel, d'aménager leur espace, de choisir leurs relations, bref de cesser de vivre par procuration ou en état de dépendance. Évidemment cette possibilité est encore appelée à varier en fonction des groupes ethniques, des milieux sociaux d'appartenance et de la force des résistances rencontrées. Ceci dit, sans risque de se tromper il est possible d'affirmer que, dans le contexte de la modernisation de la société québécoise, les rapports hommes/femmes ont été interpellés de façon spectaculaire par le(s) projet(s) féministe(s) et les transformations institutionnelles qu'il sous-tendaient, alors que les rôles conjugal et maternel ont subi d'importantes mutations. Ceci, bien entendu, s'est aussi répercuté sur la façon de vivre des hommes et leur façon de se penser père, sur nos façons respectives de vivre la mixité et, plus globalement, d'envisager les rapports entre les femmes et les hommes.

Les femmes, sans pour autant abandonner conjoint, enfants et vieux parents, ont été plus ouvertes aux changements proposés et aux revendications mises de l'avant. Elles ont été, pour la plupart, appelées à repenser leur vie face à une gamme de choix qui n'existaient pas auparavant. Les hommes ont définitivement été plus lents à réagir et éprouvent encore beaucoup de difficultés à voir les avantages qu'ils pourraient tirer de nouveaux modes de rapport. Plusieurs d'entre eux essaient « bravement » d'échapper à l'enfermement des stéréotypes sexuels. Cependant, d'autres demeurent encore sur la défensive ou se sentent fortement déstabilisés, sinon agressés en voyant disparaître un à un les espaces publics et privés de leurs prérogatives masculines. Pour ces derniers, plus souvent qu'autrement, comme le note Germain Dulac (1994 : 130) « le processus actuel de reconstruction sociale du masculin passe par la célébration nostalgique des caractéristiques les plus viriles de la masculinité et du pater familias » ou alors cherchent à rejoindre

le féminin en eux et à élargir l'éventail de leurs expériences en cherchant à retrouver une nature féminine refoulée. Mais, il faut être clair. Les représentations comme les façons d'être de la masculinité ne peuvent être détachées de la vie réelle. Travailler à changer les valeurs et les normes, sans changer le substrat social, sans changer les conditions matérielles et concrètes qui les fondent et les légitiment, risque fort peu de rencontrer le succès. En d'autres mots, il ne suffit pas de dire, de construire des nouvelles femmes, ni même des nouveaux hommes pour abolir le sexisme et de faire fonctionner notre société sur un véritable principe de mixité. Il est aussi nécessaire que les conditions socio-culturelles, politiques et économiques de l'actualisation des rapports de sexes soient transformées et surtout que s'estompent les effets de la hiérarchisation sociale introduite par la division de la société en deux classes de sexes. Les femmes et les hommes continuent souvent d'accorder une importance, une finalité différente au couple, à la famille, tandis que très souvent, les raisons mises de l'avant par l'un et l'autre pour rechercher la permanence de l'une ou l'autre unité sont fort distinctes et ne produisent pas les mêmes attentes ni les mêmes comportements.

Cela dit, en dépit du potentiel stratégique de sa critique, il est vite apparu que le mouvement des femmes aurait à composer avec une autre réalité pour faire accepter son point de vue : soit celle de leur perpétuelle quête d'une histoire d'amour réussie. En l'occurrence, la difficulté à comprendre la complexité des attentes et des rapports en cause, la diversité de leurs formes et de leurs enjeux, de même que les nouvelles contradictions inhérentes à leur mutation et à l'indéfectible attachement des femmes aux rapports amoureux et à la vie de couple, ont donc donné lieu à des revendications et à des pratiques qui, d'une décennie à l'autre, d'une collectivité à l'autre, ont tantôt fait appel à l'accommodement, à la complémentarité, au partage ou à la solidarité entre les sexes, et à d'autres moments à la dénonciation, au refus, ou à l'exclusion. La simple observation démontre, en effet, que l'analyse féministe tout comme les revendications du mouvement des femmes ont continuellement été déstabilisées, sinon délestées par les aspirations, réalistes ou non, entretenues à l'égard des rapports amoureux et conjugaux, et encore davantage par l'idéalisation de

tels rapports. Car s'il est vrai que la lutte des femmes pour réduire les inégalités sociales entre hommes et femmes a souvent été abusivement qualifiée de guerre des sexes, il est tout aussi vrai que la plupart des femmes, souvent avec encore beaucoup d'idéalisme, sinon de romantisme et d'illusions, continuent, comme le démontrent nombreux sondages et études, de privilégier la vie en couple pour satisfaire leurs besoins socio-affectifs. De telles aspirations répondent à un désir de protéger les rapports avec l'Autre dans tous les domaines de la vie en société. De toute évidence, la zone d'incertitude engendrée par le choc des nouveaux et des anciens modèles, la montée des divorces, la multiplication des unions séquentielles et la déstabilisation des trajectoires familiales qui s'ensuit, concourent à rendre encore plus enviable l'apparente simplicité et permanence de la mise en scène Harlequin.

On comprend dès lors la réticence que certaines femmes entretiennent à l'égard du féminisme, surtout si on le qualifie de radical, puisque de ce mouvement elles ne retiennent que la seule idée d'un féminisme conflictuel que certaines vont même jusqu'à rendre responsable des problèmes qu'il cherche à solutionner. En l'occurrence, l'attrait exercé par l'idéalisation des rapports de couple, conjugué dans le cas de plusieurs femmes à l'absence de véritables solutions de rechange, déterminent très souvent la nature et l'étendue des concessions qu'elles sont prêtes à faire dans leur vie personnelle et affective. Elles sont, en effet, encore très nombreuses à accepter de changer le moins de choses possibles au sein de leur couple, craignant qu'un brouillage des modèles familiaux du féminin et du masculin les prive de la possibilité de réussir leur histoire d'amour. Ce sont des inquiétudes du même ordre qui amènent une forte proportion des plus jeunes femmes à vouloir rompre avec toute forme de radicalisme qui identifierait trop rapidement l'ennemi principal à l'homme-partenaire, ou qui verrait dans la famille le lieu premier de l'expression du pouvoir masculin, plutôt qu'un espace de réalisation affective et personnelle (Émond, 1997). De toute évidence, il ne s'agit pas pour elles de faire marche arrière face aux revendications traditionnelles du mouvement des femmes, mais elles souhaitent éviter « à tout prix » la rupture avec l'Autre; risque inhérent, selon plusieurs, à une adhésion au féminisme trop radical de leurs aînées. Elles sont réticentes face à toute problé-

matique qui s'exprimerait en termes d'opposition. D'une part, elles ne veulent d'aucune manière risquer de perdre la sécurité affective qu'elles aspirent trouver avec un homme-partenaire et se montrent soucieuses d'établir des rapports de solidarité avec l'autre sexe dans une conjoncture marquée par l'insécurité socio-politique. Et si, d'un côté elles approuvent majoritairement un ensemble de revendications au cœur des luttes féministes, elles veulent s'assurer, de l'autre, que celles-ci ne seront pas formulées dans des termes provocateurs qui pourraient mettre en jeu leurs chances de réussir une relation de couple dans laquelle elles continuent de projeter leurs ambitions de bonheur et de sécurité, alors qu'il leur importe de rester en contact avec leur féminité. Elles privilégient donc une approche « raisonnable » dans lequel elle pourrait affirmer leur féminité et sauvegarder l'image qu'elles se font du couple idéal. Dès lors, il ne faut pas s'étonner si la question des rapports entre les hommes et les femmes et celle de leur possible évolution harmonieuse revient de plus en plus comme une interrogation névralgique adressée à la problématique féministe.

D'autre part, les femmes, comme les hommes, ont tendance à favoriser des solutions individuelles et à se responsabiliser pour faire face aux transformations des rapports de sexe et pour gérer les incertitudes et les nouvelles contradictions qui en découlent. Nombreux, en effet, sont celles et ceux qui croient que leur seule bonne volonté suffira à provoquer les changements anticipés au sein de leur couple, tout comme dans l'ensemble des rapports sociaux de sexe. Ceci explique sans doute pourquoi des approches aussi simplistes, et même parfois tout à fait réactionnaires, comme celles qui sont présentées par des pseudo-experts ou expertes sur les relations de couple font « recettes ». Pourquoi les messages véhiculés par cette littérature expéditive et normative semblent-ils rencontrer les inquiétudes et les besoins exprimés par un si grand nombre d'hommes et de femmes? Nous ne pouvons escamoter une telle question si nous voulons provoquer une rupture radicale avec les anciens schèmes traditionnels et les remplacer par de nouveaux modèles de rapports dont la nature ne serait ni un rapport dominant-dominé classique, ni un rapport asexué. Comment, d'autre part, faire comprendre - alors que la multiplication des exemples des rapports de sexage tels l'enfermement des femmes prônés par divers intégrismes,

les mutilations sexuelles, la violence conjugale, la pornographie, le viol, pour n'en nommer que quelques-uns, n'y suffisent pas - que l'instauration de nouveaux rapports hommes/femmes dépasse largement l'ordre du personnel. Comment faire comprendre que toute évolution en ce sens est irrémédiablement dépendante d'une volonté sociétale d'engager une réflexion, puis une négociation collective qui toutes deux interpelleraient autant les rapports de couple et de parentalité que l'ensemble des processus sociaux sexués qui les encadrent. C'est un enjeu didactique et stratégique de taille que le féminisme rencontre là.

Par ailleurs, il nous apparaît également urgent de travailler activement à contrer certains discours savants et populaires qui ont une forte propension à associer les revendications et les actions du mouvement des femmes en faveur d'une plus grande égalité et équité entre les sexes, tant au sein des couples que dans les autres sphères du social, à un projet basement individualiste, voire à un projet d'enfants gâtées, de femmes frustrées, ou pis encore de « mères égoïstes ». Que la société actuelle soit fortement tournée vers les droits des individus et de la satisfaction de ses besoins immédiats, il nous serait difficile comme sociologue de ne pas en convenir. Néanmoins, associer la quête des femmes pour devenir sujet de leur histoire, actrice de leur propre vie, ou dit autrement, associer leur désir de se réaliser et de ne plus vivre par procuration ou dans l'abnégation, à une simple crise identitaire, nous apparaît être une sérieuse dérive intellectuelle et idéologique.

À cet égard, l'ouverture d'un dialogue avec tous les intellectuels intéressés à la condition masculine, aux relations de couple ou à la famille, qui serait axé ni sur la culpabilisation ou la dénonciation, ni sur une surenchère « victimaire », de part et d'autre, s'impose comme une étape nécessaire préalable à l'élaboration de solutions qui impliqueraient collectivement hommes et femmes dans la transformation de la culture organisationnelle et familiale... et mèneraient éventuellement à partager en partant du même pied une « piste de danse commune ». Idéalement, un tel dialogue devrait donner lieu à un débat critique autour des divers présupposés et hypothèses qui informent nos champs disciplinaires respectifs et les approches normatives des relations hommes/femmes qu'ils véhiculent. C'est à une telle concertation qu'invite le présent article.

Une telle invitation, en guise de conclusion, peut sembler banale et manquer d'originalité. Mais si nous jugeons nécessaire de la formuler au terme de cette réflexion, c'est que notre fréquentation des écrits féministes et celle de la littérature contemporaine sur le couple et la famille nous confirment qu'un tel arrimage est très rarement effectué alors que la dissociation qui s'ensuit dans la formulation des modèles d'analyse joue contre les femmes et leur volonté de changement.

Bibliographie

- COMMAILLE, Jacques et François DE SINGLY (dirs.). 1997. *La question familiale en Europe*, Paris, L'Harmattan.
- CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA FAMILLE. 1996. *Recueil de réflexions sur la stabilité des couples-parents*. Québec, Conseil de la famille: 7-24.
- DANDURAND, Renée, B. 1990. « Transformation et diversification de la vie familiale au Québec entre 1940 et 1990 », Montréal, *Intervention*, no 88, mars, 26-35.
- DANDURAND, Renée, B. 1988. *Le mariage en question. Essai sociohistorique*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- DESCARRIES, Francine et Christine CORBEIL. 1994. « Entre discours et pratiques: l'évolution de la pensée féministe sur la maternité depuis 1960 », *Nouvelles Questions Féministes*, Paris, vol. 15, no 1, 69-93.
- DULAC, Germain. 1994. *Penser le masculin, Essai sur la trajectoire des militants de la condition masculine et paternelle*. Québec, IQRC.
- ÉMOND, Sophie. 1997. « Les nouvelles féministes. Moins bruyantes et radicales que leurs aînées militantes, elles sont tout aussi déterminées à faire avancer la cause des femmes », *Le Soleil*, Week-end Magazine, vendredi 7 mars, C1.
- KAUFMAN, Jean-Claude. 1993. *Sociologie du couple*, Collection Que Sais-je?, Paris, PUF.
- MARCIL-GRATTON. 1996. « Cesser d'être en couple et demeurer parents: les conditions nouvelles de la stabilité familiale », in CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA FAMILLE. *Recueil de réflexions sur la stabilité des couples-parents*. Québec, Conseil de la famille: 7-24.



Nanaspirateur, Edith Brunette, sérigraphie sur papier, 1999.

Psychanalyse et psychologie différentielle des sexes

Par François Jetté

François Jetté complète la première année d'un doctorat en psychologie à l'Université du Québec à Montréal, approche psychodynamique.

Le mouvement psychanalytique, comme le mouvement féministe, a profondément bouleversé le 20^e siècle. Freud, fondateur de la psychanalyse, s'est penché sur ce qui fait les fondements de l'espèce humaine. Il a amené, avec l'aide de ses collaborateurs, une vision révolutionnaire du fonctionnement psychologique en découvrant un espace psychique jusque-là négligé par la science : l'inconscient. Cette nouvelle conception n'a laissé personne indifférent. Après la révolution de Copernic, qui démontrait que la terre n'était pas le centre de l'univers, et celle de Darwin, qui révélait que l'on descendait du singe et non d'Adam et Ève, Freud amenait une troisième blessure narcissique : l'être humain n'est pas maître en sa demeure : des forces inconscientes agissent sur lui sans qu'il ne s'en rende compte. L'homme n'est pas qu'un être rationnel; des pulsions inconscientes motivent aussi ses choix et ses actions. Complètement à contre-courant des paradigmes de son époque, Freud va montrer l'importance majeure des facteurs psychologiques issus de l'interaction entre le corps doté de pulsions et l'environnement.

Explorant les régions les plus obscures de l'esprit humain, les analystes ont toujours dû faire face à une difficulté méthodologique majeure, qui est de ne pouvoir fonder leurs théories sur des données « objectives » comme le font les sciences expérimentales. Pourtant, la psychanalyse a su faire avec cette difficulté en développant des méthodes d'investigation de la psyché qui palliaient relativement bien à ce désavantage. Par l'écoute attentive et inconditionnelle des personnes souffrantes, un savoir a su émerger et éclairer les processus psychiques morbides et normaux (1). Avec le temps, la psychanalyse a établi ses bases conceptuelles et en est venue à considérer

des principes de fonctionnement psychique communs à toute l'espèce. Ce savoir est sans aucun doute d'un grand intérêt pour en arriver à une compréhension large et profonde de l'être humain (2).

PSYCHOLOGIE DE LA FEMME ET PSYCHOLOGIE DE L'HOMME

Autant la psychanalyse a découvert une base de fonctionnement psychique commune à toute l'espèce, autant elle a découvert qu'il y a des particularités uniques aux femmes, et d'autres exclusives aux hommes (3). Ces distinctions psychologiques relatives à chacun des deux sexes sont à considérer comme étant le résultat de différences biologiques importantes (gènes, hormones, instincts, constitution physique) qui seraient observables au niveau du comportement, et ce, dès la naissance.

Françoise Dolto, grande psychanalyste d'enfants, a fait des recherches d'observation très intéressantes auprès de nourrissons. Elle a démontré que les bébés avaient très tôt des réactions d'attraction innée envers les personnes de sexe opposé. Cette découverte a fait comprendre deux choses importantes concernant le facteur sexe des parents sur le développement relationnel de l'enfant: premièrement, que la petite fille va développer une relation particulière avec chacun de ses parents, entre autres parce qu'ils sont de sexe différent; deuxièmement, que le petit garçon n'a pas la même relation avec sa mère et son père que la petite fille, puisqu'ils n'ont pas le même rapport étant donné leur sexe respectif. Cette constatation est très importante pour comprendre les différences du développement de la fille et du garçon. On sait qu'il se développe un premier lien très fort entre le bébé et sa mère, pendant la grossesse et après la naissance. La première relation importante de l'enfant se crée dans l'immense majorité des cas avec une femme (la mère) et cette relation sera différente pour l'enfant selon son sexe. Cet aspect

aura un impact déterminant sur la façon dont va se construire le Moi de l'enfant au cours de son développement et sur la manière dont il va entrer en relation avec des femmes autre que sa mère, avec son père et d'autres hommes.

De nombreuses études ont tenté de convaincre que les facteurs environnementaux étaient les seuls facteurs expliquant les différences psychologiques et comportementales observées entre les hommes et les femmes. Récemment, un cas célèbre est sérieusement venu remettre en question cette vision réductrice des choses: c'est le cas de David Weimer de Winnipeg (4). Quelques mois seulement après sa naissance, le petit David a dû être opéré au pénis pour une infection urinaire. Au cours de son opération, son sexe a été gravement amputé. Devant l'impossibilité de lui confectionner un pénis artificiel, on lui a greffé un vagin artificiel temporaire, ce qui était plus facile du point de vue chirurgical. Étant donné le jeune âge de David, les parents ont suivi les avis d'un spécialiste (John Money), qui leur a conseillé de lui cacher la vérité et de l'éduquer exactement comme si c'était une petite fille, l'enfant s'en porterait très bien. David est devenu Brenda.

Malgré tous les efforts des parents pour éduquer l'enfant comme une petite fille, Brenda a plutôt des comportements typiques des garçons de son âge. À la maternelle, Brenda se bat beaucoup avec ses copains, joue avec les camions, boude les poupées, veut faire partie des scouts et urine debout. Quand elle se dessine, Brenda se représente comme un garçon; lorsqu'elle rêve, elle se voit portant une moustache au volant d'une automobile. Tout au long de son cheminement scolaire, l'enfant a de nombreux problèmes et doit changer plusieurs fois d'école. Vers l'âge de dix ans, Brenda développe des sentiments amoureux pour une petite fille, sentiments qu'elle affirme n'avoir jamais ressentis pour un garçon. À la puberté, Brenda est confuse et perturbée. Devant ces difficultés, ses parents décident de